1 Samuel 16 :1-5 – Christ Pour Tous – 24/10/21 – David Buick

Je vous propose de reprendre notre lecture dans le livre d'1 Samuel chapitre 16 qui raconte les débuts de l'histoire de David, futur roi d'Israël (lire 1 Sam 16 :1-5).

« Le SEIGNEUR dit à Samuel : « Est-ce que tu vas pleurer Saül encore longtemps ? C'est moi qui l'ai rejeté, et il ne sera plus roi d'Israël. Prends de l'huile et va à Bethléem. Je t'envoie là-bas, chez Jessé. En effet, j'ai choisi parmi ses fils le roi qui me plaît. » Samuel demande : « Comment est-ce que je peux faire cela ? Si je vais à Bethléem, Saül va l'apprendre et il va me tuer ! » Le SEIGNEUR lui répond : « Prends avec toi un veau. Tu diras : "Je viens offrir un sacrifice au SEIGNEUR." Invite Jessé à la cérémonie. Je te dirai ce que tu dois faire. Je te montrerai celui que j'ai choisi, et tu verseras de l'huile sur lui pour le faire roi. » Samuel fait ce que le SEIGNEUR a dit. Quand il arrive à Bethléem, les anciens de la ville sont inquiets. Ils viennent à sa rencontre et lui demandent : « Est-ce que tu viens nous annoncer une bonne nouvelle ? » Samuel répond : « Oui. Je viens offrir un sacrifice au SEIGNEUR. Rendez-vous purs pour la cérémonie et venez ensuite avec moi. » Samuel dit aussi à Jessé et à ses fils : « Rendez-vous purs, je vous invite au sacrifice. »»

Nous avons commencé l'étude de ce chapitre avec la parole de Dieu à Samuel : *« Est-ce que tu vas pleurer Saül encore longtemps ? »* Cela nous a conduit à réfléchir au deuil et notamment au fait qu'il peut parfois cesser d'être un processus de guérison pour se transformer en quelque chose de malsain.

Ensuite, nous avons considéré la réponse de Samuel lorsque Dieu lui demande d'aller oindre le future roi après avoir destitué le roi Saül : *« comment est-ce que je peux faire cela ? »* Nous avons vu que parfois, Dieu rend possible ce qui nous semble impossible tout simplement en nous apprenant un peu de finesse et de stratégie, tout comme il l'a fait pour Samuel, pour que nous puissions faire ce qu'il nous demande sans nous créer de problèmes inutiles et sans passer pour des extraterrestres auprès de nos concitoyens, tout en faisant avancer son Royaume.

Dans le cas présent, Dieu a donc conseillé à Samuel de ne pas tout dire tout de suite au sujet de sa mission, mais de prendre avec lui un veau et d'expliquer à quiconque lui demanderait de justifier de ses occupations de dire qu'il allait offrir un sacrifice au Seigneur. C'est donc ainsi qu'il arrive aux portes de la ville de Bethléem, ou les anciens de la ville sont assis. Nous avons lu que lorsqu'ils voient arriver Samuel, ils étaient inquiets, ce qui les a conduits à poser la question qui va nous préoccuper ce matin : *« Est-ce que tu viens nous annoncer une bonne nouvelle ? »*

Pourquoi les anciens de Bethléem s'inquiétaient-ils ? Nous avons déjà eu l'occasion de constater que même si le contexte culturel et historique est assez loin de nous, il y a des réactions humaines qui paraissent quasiment universelles. Si on vous annonce la visite du directeur général dans votre service, ou le proviseur, ou si vous

recevez une convocation à l'hôtel de police, ou même une enveloppe inattendue marquée « centre des impôts » ou « allocations familiales » je pense que votre première pensée risque fort d'être identique à ces anciens : « est-ce que cela vient annoncer une bonne nouvelle ? » ; on a bien peur que ce ne soit pas le cas.

Pensez un peu à ce que représentait Samuel pour ces anciens de la ville. Avant l'instauration de la monarchie en Israël, le pays était dirigé par ceux qu'on appelait des « juges ». Le livre de l'Ancien Testament du même nom nous raconte leurs histoires, leurs succès et leurs échecs. Non seulement Samuel était-il prophète, apportant la parole de Dieu auprès du peuple puis auprès du premier roi Saül, il a aussi été le dernier et peut-être le plus grand de ces juges. Il n'avait pas de pouvoir exécutif mais néanmoins, c'était une figure importante et très puissante qui avait une grande autorité aux yeux de ces anciens de la ville. On peut donc comprendre leur inquiétude et leur crainte que si Samuel se déplaçait jusqu'à chez eux, c'était de mauvaise augure.

Cette réaction traduit aussi un état d'esprit assez universel : un sentiment de culpabilité, que celle-ci soit bien fondée ou non. Peut-être les anciens avaient-ils des choses à se reprocher dans leur gestion de la ville, de mauvaises pratiques dont ils étaient vraiment coupables ; si c'était le cas, leur inquiétude était peut-être justifiée. Ou bien ils n'avaient rien à se reprocher mais craignaient d'avoir mal agi par inadvertance, dans quel cas c'était de la fausse culpabilité. Et dans les deux cas, le fait qu'ils soient inquiets indique bien que leur a priori était que l'arrivée sur la scène de ce responsable laissait présager une mauvaise nouvelle.

La réponse de Samuel ne tarde pas : à la question de s'il vient annoncer une bonne nouvelle, il répond immédiatement par l'affirmative. Loin d'annoncer une mauvaise nouvelle, sa venue va déboucher sur une excellente nouvelle : l'onction d'un nouveau roi désigné par le Dieu d'Israël, un roi dont le règne sera parmi les plus réussis de toute la monarchie. Ce sera aussi une très bonne nouvelle pour la renommée de la municipalité, qui se fera appelée par la suite la « cité de David ».

Prenons à présent cette petite phrase dans notre contexte à nous. Plaçons-la d'abord dans le contexte de notre vie d'église et des rapports entre ses responsables et les autres membres. Avant l'été le Conseil d'Eglise a organisé une réunion avec une quinzaine de personnes de l'assemblée qui s'occupent de différents aspects de la vie d'église. Le but, c'était de laisser chacun s'exprimer par rapport à son activité, faire part de ses joies et difficultés, et partager aussi ses attentes.

J'ai été un peu consterné de découvrir que quelques-uns des invités semblent s'être posé la même question que les anciens de Bethléhem, s'imaginant dans une sorte

d'entretien d'évaluation où le Conseil allait leur reprocher de mauvaises performances ! Je pense que dans la réunion on a réussi à dissiper cette notion, mais j'ai été frappé de constater cette réaction quasi universelle d'inquiétude devant la présence de figures d'autorité.

Je voudrais donc rassurer chacun que nos responsables d'église se doivent d'être des Samuel : d'être présents dans le but d'annoncer de bonnes nouvelles. Nous avons lu dans la lettre aux Hébreux que leur charge, c'est de « veiller » sur l'assemblée (Héb 13 :17). Ce n'est pas de *sur*veiller, de guetter, ou d'instruire des dossiers à charge, ni de rechercher leurs propres intérêts. Une traduction de ce verset en Hébreux précise que les conducteurs *« veillent au bien de vos âmes »* (Colombe) ; ils doivent exercer leur responsabilité de manière bienveillante et c'est dans ce sens-là que les « nouvelles » qu'ils annoncent aux uns et aux autres en tant que conducteurs spirituels se doivent d'être « bonnes ».

Les responsables sont humains et donc faillibles ; parfois il peut y avoir des conflits ou des choses difficiles à entendre, mais leur démarche doit être bienveillante et non pas abusive. Et surtout, même s'ils exercent une certaine autorité, cette autorité n'est pas là pour intimider ou pour imposer un rapport de force mais au contraire, de « capabiliser » et de rendre responsable chaque personne dans l'assemblée. L'exercice de l'autorité n'est pas synonyme d'autoritarisme. Au cours de l'histoire, les autorités ecclésiales se sont souvent appuyées sur ce qu'on appelle « la pastorale de la peur » pour mieux asseoir leur pouvoir, à tort.

Voici en revanche comment l'apôtre Paul décrit sa relation avec les chrétiens de l'église de Corinthe : *« Recommençons-nous à nous recommander nous-mêmes ? Ou aurions-nous besoin, comme quelques-uns, de lettres de recommandation pour vous, ou bien de vous ? Vous êtes notre lettre, écrite dans nos cœurs, connue et lue de tous les hommes. Vous êtes manifestement une lettre de Christ, écrite par notre ministère, non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur vos cœurs »* (2 Cor 3 :1-3).

Tout en reconnaissant que la vie nouvelle de ces chrétiens est le fruit de l'œuvre de Dieu dans leur cœur, Paul assume son rôle dans l'annonce de l'Evangile auprès d'eux. Pour lui, la qualité de son ministère ne s'évalue pas par des mots mais par lr résultat de son témoignage dans leur vie à chacun. Il est donc dans son intérêt que ces témoignages de vie soient aussi beaux et aussi complets que possible.

Je ne pense pas que Dieu est très impressionné par des témoignages de membres d'églises méprisés, apeurés, infantilisées, victimes d'abus spirituel ou autre. Ailleurs, Paul décrit son désir de voir *« Christ… formé »* en chaque chrétien (Gal 4 :19) ; les responsables de notre église n'ont pas d'autre but pour nos membres,

avec tout ce que cela implique. Soyez donc rassurés que si l'un de nous vient vers vous, la finalité, même si elle n'est parfois pas apparente tout de suite, c'est bien dans la perspective de bonnes nouvelles et de la Bonne Nouvelle.

A ce propos, changeons à présent de perspective pour nous mettre à la place de ceux qui ne sont pas membres d'église, qui ne sont pas chrétiens du tout, pour penser à leur réaction lorsqu'ils nous voient, nous chrétiens, débarquer. Il ne faut pas trop d'imagination pour les voir un peu inquiets, eux aussi, lorsqu'ils nous voient arriver, en se posant la question *« est-ce que toi, chrétien ou chrétienne, tu viens m'annoncer une bonne nouvelle ? »*

Ils se demandent, peut-être non sans raison, si (de leur point de vue) on ne va pas plutôt les importuner avec des allusions spirituelles un peu lourdes, les harponner pour assister à telle ou telle activité d'évangélisation alors qu'ils ont autre chose à faire, voire les sermonner au sujet d'un aspect quelconque de leur style de vie qui pourrait heurter nos sensibilités chrétiennes. Et cela d'autant plus qu'à en croire l'exemple des anciens de Bethléem, leur état d'esprit par défaut sera un sentiment de culpabilité.

En écrivant aux Romains, Paul dit que même ceux qui ne croient pas en Dieu *« sont capables… de s'accuser de leurs fautes »* (Rom 2 :15). Je suis assez convaincu que pour la plupart, ceux et celles qui nous entourent n'ont pas besoin qu'on leur annonce leur culpabilité : ils en sont déjà intimement convaincus. Comme le dit la version Colombe, *« leur conscience… les accuse »* sans autre intervention nécessaire, même si cela n'apparaît pas forcément.

La dernière chose dont les non-chrétiens ont besoin (les chrétiens aussi d'ailleurs !), c'est un chrétien qui vient vers eux en leur annonçant ce qui ne sonne pas pour eux comme une bonne nouvelle, surtout si le discours en question est culpabilisant. Nous sommes censés être les porteurs d'une *bonne* nouvelle. Pour cela il ne suffit pas que nous-mêmes nous la trouvions bonne, il faut aussi qu'elle soit en mesure d'être reçue en tant que telle, sinon la communication a échoué. Nous connaissons tous Jean 3 :16 mais je trouve qu'on ne cite pas assez souvent le verset qui suit : *« Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui »* (Jean 3 :17). Nous ferions bien de nous demander si notre manière de témoigner est perçue comme une bonne nouvelle auprès de nos concitoyens.

Enfin, pour que nous soyons porteurs d'une bonne nouvelle auprès d'autres, nous devons nous-mêmes être persuadés que la nouvelle que Dieu nous apporte est effectivement bonne. Ainsi nous allons conclure en prenant cette petite phrase d'une troisième et dernière perspective : notre attente vis-à-vis de Dieu. Lorsque

Dieu se pointe aux portes de notre vie, sommes-nous inquiets au fond de nous ? Pourquoi ? Est-ce que nous nous trouvons à nous demander s'il débarque pour nous annoncer une bonne nouvelle… ou pas ? Le pasteur Olivier Pütz nous a rappelé il y a quelques semaines que l'Evangile est appelée la bonne nouvelle précisément parce qu'elle est bonne.

Cela sonne comme une évidence, pourtant il nous arrive d'en douter. Bien souvent, comme les anciens à la porte de la ville de Bethléem, l'approche de Dieu aux portes de notre vie fait jaillir en nous toutes sortes de sentiments de culpabilité, vraie ou fausse. Sommes-nous convaincus que l'œuvre de Jésus-Christ à la croix a accompli tout ce qu'il faut pour nous décharger de notre culpabilité aux yeux de Dieu et de bannir la fausse culpabilité ? Croyons-nous vraiment que rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ (Rom 8 :38-39) ?

Cette réalité spirituelle nous est proposée non pas pour que nous nous mettions allégrement à faire n'importe quoi mais pour nous libérer alors que nous nous remettons entre les mains du Seigneur et au bénéfice de son pardon.

Pour les auditeurs de Samuel, cette « bonne nouvelle » se concrétisait par un sacrifice offert au Seigneur. Nous avons vu dans la lettre aux Hébreux comment cette image a été reprise dans le Nouveau Testament pour présenter la mort de Jésus comme le sacrifice ultime, *« une fois pour tous »* (Héb 9 :26-28) ; sa résurrection témoigne du fait qu'il n'y a désormais plus besoin de tels sacrifices et que la Bonne Nouvelle de l'Evangile pourra donc devenir une réalité dans notre vie.

Dans le même temps, rappelons-nous que l'apôtre Paul utilise aussi cette même image de sacrifice pour décrire une réponse appropriée à cette bonne nouvelle :

« Frères et sœurs chrétiens, Dieu est plein de bonté pour nous. Alors, je vous demande ceci : offrez-lui votre personne et votre vie, c'est le sacrifice réservé à Dieu et qui lui plaît. Voilà le vrai culte que vous devez lui rendre. Ne suivez pas les coutumes du monde où nous vivons, mais laissez Dieu vous transformer en vous donnant une intelligence nouvelle. Ainsi, vous pourrez savoir ce qu'il veut : ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait » (Rom 12 :1-2 PdV).

Offrir à Dieu notre personne et notre vie peut paraître comme un renoncement, mais si Dieu et la nouvelle qu'il nous apporte sont vraiment bons, nous avons tout à y gagner. Le but n'est pas de nous inquiéter ou de nous enfermer dans des interdits, mais de nous permettre d'être transformés en mieux, de nous épanouir en trouvant ce qui est, parfait, qui plaît à Dieu, et qui est vraiment bon.